Préparation Brousses et Villaret

Brousses et Villaret

Les plus anciennes citations concernant les hameaux remontent au IXème siècle avec « Villareleto » en 950 pour Villaret et « Bruciae » en 934 puis Broxas en 950 pour Brousses. En 954 Brousses, qui faisait partie du domaine des comtes de Carcassonne fut donné par Alfred II à l'abbaye de Montolieu. Le 13 juin 889 le roi Eudes confirmera par une chartre établie à St-Mesmin l'appartenance de Villaret à cette abbaye qui le conservera jusqu'à la révolution. En 950 l'église St Etienne du Villaret fut citée dans la « bulle » du pape Agaget comme faisant partie des possessions du monastère de Montolieu.

Les découvertes archéologiques laissent penser que le territoire communal reçut très tôt une présence humaine. Les premiers indices découverts sur le plateau de Grazaille, non loin de Carcassonne, se composent de percuteurs et d'outils travaillés et furent datés de près de 1,5 millions d'années. L'arrivée de l'homme moderne se situerait autour de – 30 000 à – 35 000 ans et de nombreuses grottes de la région furent habitées et ornées.
Lors du Néolithique, vers – 5 000 ans, un premier peuplement organisé a été constaté, correspondant au début de la mise en valeur agricole de terroir alluvial fertile. Au IVème millénaire av JC un premier site fortifié apparut à Auriac, révélant une économie d'échanges qui se développera et se maintiendra sur les grands sites.
A la fin de cette période des enceintes monumentales seront réalisées. Le mégalithisme témoigne d'activités cérémonielles et cultuelles dans des sociétés qui s'hiérarchisèrent. Le Carcasses devint un lieu de passage stratégique entre la méditerranée et l'océan. Ainsi la fin de l'âge du bronze verra la création d'une grande agglomération connue dans le midi : Carsac, ancêtre de la cité de Carcassonne entre le IX et le VIIème siècle avant JC. Les peuplades de l'âge du bronze s'installeront sur la butte dominant le cours de « l'Atax », l'Aude. Au cours du VIème av JC l'habitat sera abandonné et la population s'installera sur la butte voisine de la cité actuelle.

Dès l'âge du bronze des mines d'extraction de minerai seront exploitées dans la montagne noire. Les échanges s'intensifièrent avec l'âge du fer. Non loin des Brousses le site du Grand Ferrier aux Martys avait une activité sidérurgique confirmée par les recherches archéologiques, qui durera de la première moitié du 1er siècle avant notre ère jusqu'au IIIème après JC.
Un ferrier est une butte composée de déchets issus de la production de fer d'anciens bas-fourneaux.
Dans la montagne Noire entre Mazamet et Carcassonne de nombreux ferriers attestent d'une activité sidérurgique datée de l'époque romaine, le domaine des Forges en renferme deux, celui de Montrouch et le Grand Ferrier. Ce dernier était le plus grand de la région et fut utilisé sur une période de plus de trois siècles, entre – 60 à 50 ans avant JC et jusqu'à 260 - 270 de notre ère.
Le grand Ferrier romain des Martys est célèbre auprès des paléo sidérurgistes.

Trois siècles avant notre ère le sud fut occupé par les Volques Tectosages. Puis Carcassonne deviendra le chef-lieu de la « Colonia Julia Carcaso » sur la voie romaine reliant Toulouse à Narbonne.

Cette voie située à cinq lieues de Brousses, soit environ 10 km, permettait le passage des échanges commerciaux entre les deux cités, en particulier le vin d'Italie.
Les romains introduisirent la vigne sur les pentes de la montagne noire et exploitèrent des mines de fer et autres minéraux, les fours étant alimentés par les arbres des forêts de chênes et de hêtres. Témoignages confirmés par les fouilles effectuées dans les villas romaines implantées dans les communes voisines de Brousses (St Denis, Laprade en Cabardès). Des vestiges gallo-romains furent trouvés sur Montolieu ainsi qu'à Brousses et Villaret.

Les invasions barbares provoquèrent une perte de la culture et beaucoup de malheurs. Ainsi Saint Prosper dira : *« Depuis 10 ans les Vandales et les Goth font de nous cruelle boucherie ; les châteaux bâtis, les bourgs situés sur les plus hautes montagnes, n'ont pu garantir leurs habitants de la fureur de ces barbares ; et l'on a été partout exposé aux dernières calamités : ils n'ont épargné ni le sacré ni le profane, ni la faiblesse de l'âge, ni celle du sexe ; les hommes, les enfants, les gens de la lie du peuple, et les personnes les plus considérables, tous ont été, sans distinction, les victimes de leurs glaives. Ils ont brulé les temples dont ils ont pillé les vases sacrés ; et n'ont respecté ni la sainteté des vierges, ni la piété des veuves. Les solitaires n'ont pas éprouvé un meilleur sort ; c'est une tempête qui a emporté les bons et les mauvais, les innocents et les coupables… »*

A la mort de Charles le chauve en 877 le Languedoc sera divisé en quinze comtés dépendant de différents duchés ou gouvernements et la région de Carcassonne sera sous la suzeraineté du comté de Toulouse.
En 1233 le pape Grégoire IX instaurera l'inquisition dominicaine. Devant des abus d'autorité de la souveraineté royale et du pouvoir religieux, les habitants de Montolieu menaceront de se révolter.
En 1240 Raymond de Trencavel, fils de Roger, tentera de reprendre ses terres et entrera en luttes contre les troupes royales. Des envoyés de la ville de Montolieu prêtèrent alors serment de fidélité au vicomte sous les remparts assiégés. Louis IX enverra une armée et les Viguiers (*juge rendant la justice au nom du comte ou du roi)* et Bayles (*ou bailli, officiers administratifs et judiciaire*) feront rentrer les hameaux et villages révoltés dans l'obéissance. Montolieu sera prise pendant l'hiver 1240 1241 et livrée aux flammes.
Pierre de Grave, chevalier et seigneur de Peyriac, prêtera serment le 24 janvier 1243 au roi de France. Il recevra au mois de juillet 1245, avec Arnaud et Raymond de Grave, 60 livres assignées sur les lieux de Casilag, de Brousses, de Cayrolles, de Traussan et d'Azile-le-Petit. Le roi lui restituera la moitié de la ville de Peyriac confisquée à son aïeul en récompense de ses services et de son dévouement à la cause de la religion.

L'église Ste Marie de Bousses, mentionnée au XIIIème sera reconstruite en 1763 et agrandie au XIXème. Les deux hameaux distants de deux kilomètres seront réunis en 1792 auquel viendra se joindre en 1970 le hameau de Rebombier à mi-chemin. Le village connaitra une économie florissante au XVIIIème par ses nombreux moulins à papier et ses fabriques de draps.
Une manufacture fut fondée en 1695 par Louis Pascal, par une lettre-patente du roi du 12 janvier 1734, et deviendra la douzième manufacture royale installée dans la province du Languedoc. Elle obtint un don annuel et gratuit de 3000 francs à titre d'encouragement. En 1742 lui sera attribué une fourniture de 600 pièces, un résultat parmi les plus forts de la province. Ses draps jouissaient d'une réputation de finesse et de perfection et elle connaitra son apogée en 1790.
Cette manufacture servira de février à septembre 1939 pour interner des réfugiés républicains espagnols. L'édifice est inscrit au titre des monuments historiques depuis 2004. Le moulin à papier construit au XVIIIème est le dernier du Languedoc fonctionnant encore.

Sur le plan historique et culturel la commune fait partie de la Montagne Noire, massif montagneux constituant le rebord méridional du Massif central.

Pendant la période révolutionnaire le nouveau département de Carcassonne sera subdivisé en districts et cantons. Le 21 novembre 1792 la mésentente régnante entre les habitants de Brousses et ceux de Faïsse conduisit le département à rassembler les hameaux de Brousses et Villaret en une seule commune dan le canton de Montolieu. Le 10 octobre 1795, les districts seront supprimés remplacés par des arrondissements et les cantons modifiés. En 1801 Brousses et Villaret dépendront du canton de Saissac arrondissement de Carcassonne.
En 2001 la commune adhérera à la communauté de communes du Cabardès Montagne Noire. Et le 1er janvier 2016 elle sera rattachée au canton de La Malpère, ex Montréal, par décret du 24 décembre 2015.

Le fer pendant la période Gallo-romaine

Des campagnes de fouilles ont eu lieu de 1991 à 2016 et révélèrent plusieurs bas-fourneaux datés du 1er siècle av JC sur les deux sites du Grand Ferrier et de Montrouch dans le complexe sidérurgique romain des Marthys. Ils se situent à près de 750 mètres d'altitude sur les bords d'un torrent aux eaux tumultueuses, la Dure. En 1991 deux des fourneaux du grand ferrier ont été remis en état et utilisés pour des essais de réduction directe du minerai en fer en fer.
Ces essais ont montré clairement que l'on pouvait produire du fer plus ou moins carburé, proche de l'acier, selon des procédés aussi proches que ceux utilisés aux temps anciens. Les scories écoulées hors des bas-fours étaient semblables à celles des ferriers antiques. Ainsi peut-on évaluer la masse de scories produite au cours d'une réduction antique soit 90 kg pour 200 kg de minerai, et environ la même masse de charbon de bois, la quantité de fer récupérable étant en moyenne de 30 kg et souvent plus. Ces recherches permettent de quantifier les volumes traités et définir la production sur ces siècles.
Le « bas-fourneau classique », trouvé et analysé, se compose de deux parties. A la base un socle puissant haut d'environ 90 cm, le plus souvent constitué par de gros blocs de granit profondément enfoncés dans le sol. Généralement en nombre de cinq, un à l'arrière, un sur chaque côté et deux à l'avant. Tous ces blocs, calés par des plus petits, composaient un fer à cheval mesurant entre 1,6 et 1,9 mètres de longueur sur 1,6 de largeur. Ces blocs n'étaient pas taillés, utilisés tels que trouvés sur le site, seulement modelés par l'érosion.
Cet ensemble se trouvait disposé dans une cuvette creusée dans le sol sur la pente du talus, maintenue par une rangée de blocs de granit. Cette cuvette était ensuite colmatée par du sable granitique, présent sur le site. Ce socle s'ouvrait à l'avant pour extraire le « massiau », *masse de fer coulée une fois la réduction réalisée*. Lorsque le fourneau était en fonctionnement le socle était fermé par un bouchon réfractaire formant porte. Au-dessus un linteau légèrement voûté était confectionné en plaquettes de schistes posées à plat et scellées au réfractaire.
Sur le pourtour du socle s'élevait la cheminée plus légère, construite elle-aussi en plaquettes de schiste, parfois de gneiss ou de granit, liées par du réfractaire *(matériau consistant en un mélange de sable, d'argile, de paille et d'eau.)*
Au Grand Ferrier sa hauteur pouvait être de 1,3 à 4 mètres, ce qui donne au fourneau complet une hauteur de près de 2,5 mètres. Intérieurement la cuve socle et la cheminée étaient enduites de réfractaire avec une épaisseur pouvant atteindre de 3 à 8 cm.
A la base de la cheminée au-dessus du couronnement du socle, s'ouvraient trois conduits inclinés vers l'intérieur, un à l'arrière et un de chaque côté d'un diamètre de 4 à 6 cm qui traversaient l'épaisseur de la cloison pour assurer la ventilation.

Le fond de la cuve était en léger dénivelé vers la porte.
Aux Marthys, ce modèle de fourneau se retrouve avec plusieurs exemplaires, disposés en batterie à Montrouch où bien alignés sans ordre comme au Grand Ferrier.

Ce lieu remplissait parfaitement les conditions pour une telle implantation, avec des minerais proches, de 10 à 5 km de là : Cabresque, Carrus, la Pierre Plantée, Roc des Cors, Carnis…Mais aussi des gros blocs de granit locaux pour confectionner les puissants socles, et le bénéfice des vents en altitude et aussi de l'eau près de la dure. Il y avait également les hautes futaies de hêtres et aussi de l'argile et du sable de décomposition du granit, avec tout près le schiste et le gneiss.
Aucune trace n'a été retrouvée d'une activité antérieure à l'époque romaine, pourtant la montagne noire a été exploité bien avant pour le cuivre.
Il apparait que vers – 80 avant JC une entreprise romaine s'installa dans la Montagne Noire pour exploiter les nombreux et riches « chapeaux de fer », dépôt métallifère affleurant en surface. Elle s'installa dans la vallée de la dure à près de 750 mètres d'altitude, parcourue par les vents d'est et surtout d'ouest.
Des amphores découvertes montrent une consommation à la romaine avec vin et huile ce qui laisse penser que des romains à l'origine de l'implantation de la sidérurgie se servait de la main d'œuvre locale.

Montolieu (commune limitrophe de Brousses)

Sur la commune ont été découvert des vestiges préhistoriques comme le Menhir de Guittard et une remarquable pierre à cupules et à croix gravées sur une façade, découverte après l'enlèvement d'un crépi. *Une pierre à cupules est un pétroglyphe (motif gravé) constitué d'une dépression circulaire ou ovale creusée par les mains des hommes sur un rocher naturel*. Divers débris ont aussi été trouvés aux environs du village, fragments d'amphores, tessons de poterie, éléments en bronze et des amas de scories métalliques remontant à la période gallo-romaine.

L'abbaye bénédictine, dédiée à St Jean Baptiste, fut fondée par l'abbé Olémond vers 800 sur une terre nommée Valseguier. La fondation de la ville de Montolieu aura lieu le 25 juin 1146.
Ce village représentait un bourg appelé Valseguier ou Tranesaïgues au confluent de deux rivières.
Roger de Trencavel, vicomte de Carcassonne lui donnera le nom de Mont-Oulier, « mont des oliviers » en 1146.
Le quartier de Valseguier a permis une mise au jour d'un mobilier archéologique abondant et daté de la fin du XIIIème. Il s'agirait du faubourg détruit en 1243 pour punir la population ralliée au vicomte de Trencavel. L'habitat se replia alors dans la forteresse surplombant les gorges de la Dure et de l'Alzeau après la croisade des albigeois
L'église St André, orientée vers Jérusalem fut construite en pleine guerre de cent ans vers 1393, en remplacement d'une église attestée dès 931.
Lors de la révolution Montolieu sera chef-lieu de canton et les moines durent quitter les lieux le 25 mai 1790, alors que l'abbatiale sera démolie. Les Lazaristes firent l'acquisition de l'abbaye en 1826 pour ouvrir un collège qui sera racheté en 1869 par les « Filles de la charité » qui en firent une maison de retraite.
En 1939 un camp d'internement sera ouvert pour les espagnols de la « retirada », exode des réfugiés espagnols fuyant la dictature franquiste. Depuis 1990, Montolieu est devenue un village du livre avec une quinzaine de librairies de livre anciens, neufs ou d'occasion et possède un musée des arts et métiers du livre

Balade à Brousses du 09.02.2025

La pénombre et la fraîcheur sont de mise pour cette matinée. Le faible éclairage des réverbères semble être économique en énergie car ils s'éclairent et s'éteignent suivant une détection à proximité.
Le départ nous offre un ciel, agrémenté de langues nuageuses grisâtres au-dessus d'un horizon coloré d'un orangé virant au rouge, dont la graduation des couleurs s'estompe en s'élevant vers le firmament. Une minuscule aurore boréale dessinant une fresque digne d'un tableau impressionniste.
Sur ce fond polychrome les ramures décharnées des arbres hachent la perspective tandis que ces légères volutes stagnent proches de la terre, le reste de l'étendue de la voûte céleste affichant une couleur uniforme gris-bleuté. Les arbres comme figés font penser à une maquette d'architecte.
L'émergence du soleil accentue le coloriage de ces voiles bas, les volutes rougissant sur la ligne d'horizon. Dans ces ramures dégarnies les nids d'oiseaux forment des grappes sombres mises en relief par le fond du ciel.
A huit heures l'éclairage de notre astre inonde les basses couches créant un mirage brumeux qui rapidement se transforme en une purée dense où les phares deviennent indispensables. Tel un phare trouant les ténèbres, le soleil éblouissant perfore l'opacité brumeuse, nous obligeant à protéger les yeux.
En blanchissant, les vapeurs camouflent le ciel bleu pale, tandis que sur la gauche se dévoilent les monts de la montagne noire, comme dilués au bout de l'étendue visuelle. Puis à droite la vertigineuse barrière pyrénéenne se découvre arborant ses sommets blanchis comme une invitation au ski.

Sur ces petites routes audoises les virages s'enchainent et le bus frôle la végétation en berne. Dans une courbe accentuée prise à petite vitesse on peut apercevoir, sur la gauche, un oiseau juché sur une branche impassible à notre proximité, comme endormi ou en quête d'une proie. Peut-être une buse rapace ou plutôt une chouette nocturne par sa forme rectangulaire.

Une traversée de village, dans laquelle s'est engagé un camion collecteur de lait, invite à une manœuvre avec recul pour permettre le croisement. Nous sommes en découverte touristique et la vitesse réduite facilite la vision nette de cette majestueuse France profonde mais pas l'avancée du bus.
Enfin voici le village de à Brousse pour un arrêt à la sortie, en pleine campagne, mais sous un soleil dont la chaleur est réconfortante.
Le départ s'effectue sur la départementale 203 en légère descente et il faut constituer une file car les voitures nous croisent. Puis c'est la prise d'une petite voie toujours inclinée vers le fond de la vallée, ce qui nous fait passer devant un calvaire posant devant la chaine pyrénéenne, tout là-bas dans le lointain, ses pics blanchis tranchant sur le bleu e l'éther.

Nous laissons sur la droite le camping du Martinet rouge, pour avancer sur un parcours moutonneux enchainant descentes et faibles remontées, avec quelques minutes de relaxation lors de passage sur un plateau.
Sur la droite un groupe de chasseurs aux vêtements de couleur criarde sourit à notre passage tandis que des chiens nous saluent à leur manière en aboiements frénétiques.
Parfois les champs côtoyant l'avancée découvrent des amas de pierres. Ce vieux socle hercynien que l'érosion a poli interminablement pour en faire des blocs lisses ou seuls quelques creux d'usure forment des vasques pour l'eau de pluie. Certains se couvrent de mousse verte comme pour se protéger ou se réchauffer.
Par une succession de grimpettes et descentes nos prenons un sentier sur la gauche où des fougères aigles laissent leurs feuilles brunies, comme desséchées, se recroqueviller. La sente

s'enfonce entre deux hautes haies dépourvues de feuillage pour atteindre le fond du talweg. La remontée s'engage sur un sentier caillouteux bordée de myriades de plants de thym sauvage. Une petite descente nous mène à une petite route où le groupe se reconstitue avec une courte pause, tandis que le vent frais fouette le visage.

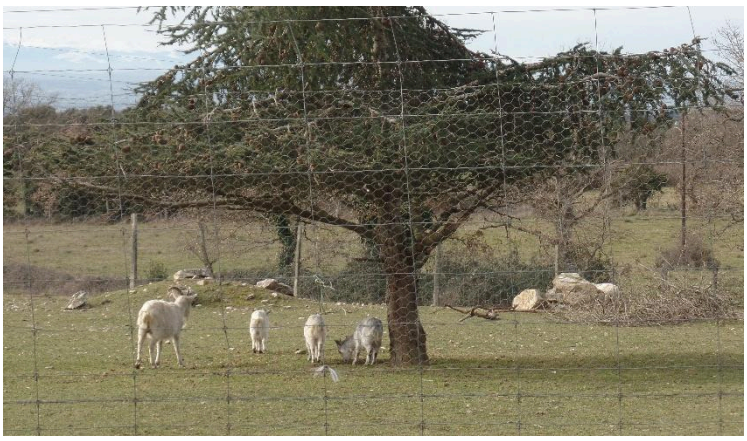
Nous sommes à une altitude de près de 328 mètres, le point bas du parcours et il va falloir remonter jusqu'aux 400 de Brousses.
Nous reprenons le raidillon dans une large avenue terreuse, mais sèche, dont les à-côtés sont rendus hermétiques par les fourrés à la flore de type méditerranéenne.
Nous traversons la D48 pour prendre un chemin qui s'élève pour franchir quelques courbes de niveaux. Mais la configuration du terrain insinue des cassures entre les versants où les creux deviennent des congères à l'eau croupissante. Une grimpée s'effectue sur un sol constellé de cailloux instables. Arrivés sur un petit plateau, le sentier ondule entre les champs en friches. Puis le parcours s'infiltre dans un corridor végétal où les arbustes laissent pendre leurs branches comme des baleines de parasols désarticulés. Sur le plateau le vent se libère et la vue s'étire sur l'étendue de champs préparés à la culture et de landes à l'infini.

Un arrêt permet de regrouper le groupe, près d'un bosquet de résineux dont les repousses confirment cette véhémence de la nature pour conserver ses droits de vivre. Les genévriers piquants se développent conquérant l'espace pauvre mais éclairé.
Le chemin devient complètement déformé par le passage des lourds véhicules agricoles, créant des rides profondes sur la surface du sol, des déformations qui demandent de faire attention à la dépose des pieds pour éviter les entorses. Il faut aussi contourner les flaques nombreuses en zigzaguant de gauche à droite.
Nous retrouvons la D 203 qu'il faut franchir en l'absence de passage de véhicules pour rejoindre un chemin et prendre la direction des Bouriettes.

Il s'agit d'une pente douce, constante et interminable. A droite de longs troncs sont couverts de lierre envahisseur qui s'élève jusqu'au faite des ramures. Ce végétal montre à la base de l'arbre sa tige racinaire voisinant les dix centimètres de diamètre, comme de nouveaux arbrisseaux s'enroulant autour des fûts dans une recherche constante de la vitalité solaire.

Il faut s'engager dans une sente sur la droite en longeant le solide grillage d'une propriété. La rampe s'accélère et nous conduit au pied d'un magnifique et très haut cèdre de l'Atlas. Cet arbre si prisé dans l'antiquité et venté dans « l'épopée de Gilgamesh », cette histoire qui a précédé et inspiré la Bible. Le sentier herbeux et bucolique permet une bonne avancée jusqu'à l'habituel impromptu, sans qui la saveur d'une balade ne serait que répétition ennuyeuse. En effet les vents violents de ces derniers mois ont couché des arbres et un de ceux-ci se retrouve en travers du chemin. Aussi le passage oblige à se courber relativement bas, en enlevant le sac à dos pour éviter l'accrochage et induit un passage un ou une à une. Une petite perte de temps mais nous sommes dans les prévisions.

Un étroit passage descendant nous fait bénéficier de l'amoncellement de feuilles et glands tandis que sur le bord des ronces lascives semblent endormies. Il s'agit d'une naturelle usine à fabriquer de l'humus, une production à grande échelle qui favorisera l'explosion végétale dès le printemps et le renouvellement naturel. L'approche du village se signale, mais dans cette petite ascension le chemin s'est métamorphosé en un canal d'évacuation de l'eau du versant de la colline. Toute la largeur du cheminement se couvre de boue noirâtre et glissante dont l'épaisseur peut atteindre dix centimètres. Le passage devient délicat avec la nécessité d'emprunter le très étroit accotement laissé libre par les broussailles. Parfois juste l'espace de la largeur d'une chaussure, un besoin de s'assurer avec les bâtons ou d'essayer de saisir les rares arbustes pliables pour se projeter d'un long pas plus loin, afin de franchir le plus mauvais passage de la balade. Enfin le sommet arrive d'où l'on découvre les petites chèvres blanches paissant dans un pré dégarni. Voilà le bas de Brousses avec un accueil houleux de nombreux chiens qui se répondent et s'encouragent à signaler notre passage.



Nous traversons ce village tout en pente par le chemin de la Croix et découvrons le vaste espace dédié à la lecture commune, avec son abri et ses nombreux livres disponibles. En face l'église et la Mairie ferment cette esplanade.
Nous prenons au-dessus un chemin vers les carrières, en baissant la tête sous les hauts et plantureux pins. Le chemin très montant serpente entre des amas rocheux bordé de ronces de d'épineux genévriers. Il faut grimper sur cet étroit sentier en évitant les pierres libres et les racines émergeantes. Un effort sensible, heureusement l'heure du casse-croute se profile et apporte le courage de souffrir un peu plus longtemps.
Enfin voilà le vaste glacis rocheux, promontoire escarpé offrant un point de vue sur la vallée de l'Aude, les montagnes du Mouthonet avec le pic de Bugarach et sa légende et au loin la barrière Pyrénéenne. Il s'agit d'un chaos de roches mises au jour par l'usure et le lavage des climats qui ont précipité la terre couvreuse vers les bas. Ce sont des plaques moutonneuses, enchevêtrées, érodées, aplanies et lissées qui permettent de trouver de quoi s'asseoir, même si le vent, sur cet espace découvert rafraîchit sérieusement.

Le casse-croûte permet les échanges et variations conviviales puis, avant de repartir, un petit mot sur la féminité et la religiosité : Les béguines, en profitant d'un bosquet pour se protéger du vent.
À la charnière des XII et XIIIème siècle le Christianisme marqua son expansion avec une promotion d'une sainteté moderne liée à la mainmise du pape se plaçant au-dessus des rois. Des abbayes, des églises se développèrent et le « marché » de la sainteté bâtit son plein avec le culte des reliques.
Pourtant la femme demeurera marginalisée, soumise dans les couvents à des règlements élaborés par les hommes, pour les hommes, et sous la menace continuelle d'être abusées par ceux qu'elles croisaient. La femme épouse pouvait le devenir à partir de douze ou treize ans. Le mari avait droit de vie et mort sur elle. En effet les textes de lois précisaient : « La femme mariée ne peut agir que selon la volonté de son mari ». Les clercs considéraient cette « créature » comme un être imparfait, voire un animal privé de raison et les femmes seules pouvaient être violées à chaque instant.

Car l'église fut et demeure particulièrement misogyne, à l'instar des religions, ces sectes officialisées. Son corps lui échappait et les clercs arrogants pouvaient dire : « La femme n'est qu'un vase où sera versée la semence de l'homme ». Les ouvrières, servantes, paysannes, filles mères tombaient dans la prostitution pour survivre. Prostitution hautement condamnée par l'église mais considérée comme un mal nécessaire.

L'on disait des femmes qu'elles étaient versatiles, irréfléchies, étourdies et bavardes, criardes, querelleuses, insensées. Ainsi d'une citation d'un bon chrétien : « Les sentences d'un juif, d'un Sarrazin et encore plus d'une femme sont nulle devant la loi. » Car pour les religieux la femme ne pouvait s'empêcher de jeter des sorts et s'avérait la ministre de l'Idolâtrie, avec pour preuve La Bible où Eve est responsable de la chute de l'homme.

Pourtant certaines n'acceptèrent pas ces condamnations et agirent en menant une vie rebelle et de contestations. Ainsi Christine la flamande, devint une réfractaire fondamentale revendiquant d'organiser elle-même sa vie religieuse hors de la tutelle du clergé masculin.

Orpheline de père et mère elle vivait avec deux sœurs, l'une se vouant à la prière et l'autre à l'entretien de la maison, dans la principauté de Liège.

Plus jeune elle garda les bêtes, une vie calme, placée sous le signe de dieu et des offices rythmant la journée et les fêtes, Christine était pieuse et jolie. Subitement, à l'âge de 22 ans elle mourut et tout le village se réunira dans la petite église pour suivre la messe funèbre.

C'est alors qu'un prodige se produisit tandis que le prêtre bénissait le cercueil. Christine se retrouva propulsée au sommet du chœur pouvant toucher les sculptures en forme de colombes qui ornaient la clé de voûte. Comme Jésus le troisième jour, elle venait de ressusciter des morts ! La suite de sa vie va découler de cet évènement. Mais qu'avait-elle vu ?

Elle fournira aux autorités ecclésiastiques une réponse inaudible : Dieu en personne lui aurait demandé d'être un intercesseur entre les vivants et les défunts. Et lui avait aussi révélé l'existence d'un troisième lieu entre le paradis et l'enfer : le purgatoire.
Cet espace devint une bonne nouvelle de ne plus être automatiquement damnés, pour ceux qui ne méritaient pas d'aller directement au paradis.
Le « Tractatus de purgatorio sancti Patrici » rédigé par un moine cistercien entre 1180 et 1220 deviendra un bestseller mais les historiens s'accordent pour affirmer qu'il faudra pratiquement cent ans pour enraciner le purgatoire.
Ce prodige de la résurrection et de la révélation du purgatoire sera le prélude à d'autres excès qui feront d'elle une « sainte rebelle. »
Au quotidien elle mendiait de porte en porte prenant sur elle les péchés de ceux qui la nourrissaient, parlait aux oiseaux, vit ses seins se gorger de lait et s'en nourrit pendant plusieurs semaines. Elle fabriqua une huile qui guérit ses propres plaies et annonça la chute de Jérusalem en 1187. Elle devint ce que l'on nommait au moyen-âge une « folle », concept dans lequel on faisait entrer tout comportement qui s'écartait des règles communes décidées par les « sages » à l'identique des cas d'hérésie, du judaïsme et de la sorcellerie.

Courant de ville en ville elle reprochera aux plus riches leur vie fastueuse et prônera la redistribution des richesses. Elle posera la question dérangeante de : peut-on vivre dans le luxe et faire valoir ses droits à une récompense dans l'au-delà, c'est-à-dire avec la complicité de l'église. Elles se dressera contre les vices coupables des chanoines lubriques et clercs indignes, n'hésitant pas à dénoncer l'ordination des fils de prêtres nés en concubinage.
En situation de happening elle se promènera seins nus demandant aux femmes de la rejoindre dans un grand mouvement revendicateur de l'émancipation de la femme.

L'admirable Christine génèrera deux mouvements. En premier l'église sera obligée de l'accepter comme sainte et fera écrire une « vitae » ou vie attestant cette sainteté. Celle-ci sera écrite par le théologien et encyclopédiste Thomas de Cantimpré.
En second lieu sa désobéissance et le trouble qu'elle provoquait dès qu'elle prenait la parole.

Ainsi elle sera rejetée et avec elles toutes ces femmes errantes qui ne vivaient pas comme le voulait la société masculine. En effet le péché initial de ces femmes fut de lire les textes sacrés et de les interpréter, alors qu'aucun dialogue n'était donc possible avec les gardiens de la doctrine.

La réaction ecclésiastique fut une prise de conscience d'un danger et le pape Clément V adressera une lettre à l'évêque de crémone concernant : les béguines. Ce surnom donné à ces femmes regroupées, vouant leur vie à la prière et à la contemplation mystique et soins aux malades, et qui avaient acquises une autonomie financière en dehors de toute présence masculine. Elles vivaient de travaux de couture, cultivant leur jardin et Christine fut la première d'entre elles.
L'église ayant brulé les Cathares par peur de l'hérésie décidera d'en faire autant avec les femmes avec une chasse aux sorcières qui commencera en 1236, 10 ans après la mort de Christine. Rien qu'en France entre les 14 et le 18ème siècle l'estimation des historiens donne près de 100 000 femmes condamnées au bûcher. Aujourd'hui encore, les religieux quel que soit la religion, considèrent encore devoir diriger l'esprit et la façon de vivre des femmes en les maintenant dans une situation d'humain inférieur !

Il faut reprendre la marche en direction du lieu de visite, et pour une fois le parcours est commun aux deux groupes : visite et marche. C'est tout d'abord un chemin rocailleux entre des alignées de bruyères aux fleurs brunies et desséchées. Une longue et tortueuse descente qui nous fait vagabonder entre rochers et garrigue, avec une attention soutenue pour la pose des pieds pour éviter les pierres roulantes. Enfin nous débouchons sur un sous-bois harmonieux, un parterre où la terre sèche se couvre par endroits d'un tapis d'aiguilles de pins. Cela jusqu'à une route qu'il faut prendre sur la droite pour descendre jusqu'au panneau indiquant l'entrée de la papeterie. Le cheminement vers le torrent s'effectue sous des chênes verts de type Quercus, mais de nombreuses espèces d'arbres sont répertoriés et signalées, houx, sureau… un répertoire de plantes.

D'autant que des polypodes garnissent la bordure et que des fougères scolopendres font jaillir leurs larges feuilles des rochers disputant cet espace à la mousse.

La descente devient de plus en plus assourdissante avec l'approche de la rivière de la Dure qui dévale la pente en bondissant de vasques en vasques dans un vacarme conséquent et une écume savonneuse avant de s'écouler claire et limpide.
Après un virage nous découvrons l'entrée du bâtiment et les ponts placés au-dessus du torrent.
Le groupe de marcheurs franchit celui constitué de lourdes plaques de fer pour rejoindre l'autre rive et tout de suite faire l'ascension des escaliers conduisant au haut du versant. Un départ pour une longue randonnée, intéressante mais usante.
Pour la visite nous avons presque une heure d'avance, alors il faut passer le temps. Des dames intrépides prennent la passerelle suspendue qui oscille légèrement retenues par de fortes élingues toutes récente, mais surtout sursaute à la marche de nombreuses personnes. Un moyen de se balancer en s'offrant quelques relances d'adrénaline. De l'autre coté du torrent un espace et un escalier proposent des points de marche ou d'assise à l'ombre de grands noisetiers aux longs chatons. Sur le sol couvert de feuilles sèches de chênes on découvre des noisettes avec leur coque découpées ingénieusement par des écureuils friands de cette amande et habile à découper la cupule de protection du fruit.

Enfin l'heure arrive et nous pouvons entrer dans la salle d'accueil pour les formalités et l'attente du partage en deux groupes pour la visite. Une pause permettant de faire le tour des présentoirs exposant les papiers fabriqués. Un instant de mémorisation pour les anciens à la vue d'un pupitre de l'école primaire avec ses trous d'encrier, une évocation de l'époque de la plume sergent major et de l'écriture à l'encre avec pleins et déliais.
Si l'homme a, très tôt, tracé des signes sur la pierre, l'ivoire…il faudra l'utilisation de la terre cuite puis du papyrus pour que l'écriture prenne une véritable extension.
Au deuxième siècle av JC, le parchemin, support en peau d'animal, permit d'écrire sur les deux côtés, il sera utilisé jusqu'au XIVème siècle.

Cependant, dès ce 2ème siècle av JC, les Chinois avaient inventé le papier fabriqué à partir de fibres végétales. Mais il faudra attendre Marco Polo pour que le secret de fabrication du papier soit révélé au monde Islamique avant d'arriver au Xème siècle en Espagne.
Au XIIème siècle l'Italie deviendra un centre de production grâce à la « pile à maillets » capable de piler la matière.
Cette matière : la cellulose est un produit végétal, une molécule organique et renouvelable, qu'il faut récupérer en éliminant le lignite et les autres constituants.

L'utilisation du crottin des herbivores est intéressante car la digestion favorise l'assimilation du lignite et le rejet du crottin contient une importante part de cellulose. Puis sera rajouter le chiffon issu de tissu non chimiques.

Dès le 14ème siècle des moulins à eau furent utilisés sur les torrents audois pour le textile favorisés par les manufactures royales du Carcassonnais. Un besoin de papier et carton devint nécessaire pour la commercialisation du textile et de nombreux moulins s'implantèrent pour cette spécialité. Le premier implanté à Brousses date de 1694 et en 1845 Brosses comptait 12 moulins dont douze à papier.
Le moulin visité, peut-être construit vers 1800, est le seul encore en activité dans la région Occitanie. La rivière Dure entrainera une « roue à augets » grâce à la puissance de sa chute d'eau, avant de faire tourner une turbine plus puissante en 1920.
Notre guide, la seule technicienne et fabricante actuelle, nous fait vivre la longue suite d'opérations, en rappelant l'évolution du métier entre méthodes anciennes et actuelles. Ceci en décrivant les rouages et les termes techniques de la profession, nécessaires à la création manuelle d'une feuille de papier, avec son filigrane. Une suite méthodologique enrichissante et dont la spécialiste a su nous faire partager son intérêt et son savoir-faire.
Si la production actuelle est réduite, cet artisanat fournit des papiers destinés aux arts graphiques : écriture, calligraphie, dessin, aquarelle, typographie, gravure, reliure, livres d'artistes, faire-part…Alors qu'aujourd'hui des machines industrielles produisent des rouleaux de onze mètres de largeur à plus de 120 km à l'heure, soit plus de 1000 tonnes de papier par jour. Un autre monde : la consommation.
Cette visite s'avère un bon moment pour l'esprit, et une invitation à venir partager ces connaissances avec les petits-enfants !
Il ne restait plus qu'à remonter sur la route et prendre un chemin étroit, descendant puis montant en longeant le cimetière de Brousses, pour retrouver le bus en attente.

Quelle délivrance de poser les lourdes chaussures et de s'installer benoitement dans la chaleur du bus en attendant l'arrivée des marcheurs.
La somnolence pour le retour est une marque du bon accomplissement de la journée, terminée avant que les gouttes commencent à tomber.
A la prochaine !